

La trajectoire révolutionnaire du militantisme homosexuel italien dans les années 1970

Massimo PREARO,

ATER en science politique, Université de La Rochelle

Le militantisme homosexuel révolutionnaire italien des années 1970 constitue un exemple particulièrement stimulant qui illustre la complexité des pratiques auxquelles l'activisme homosexuel a donné lieu dans l'histoire récente. Autour des tensions entre idéologie révolutionnaire et stratégies réformistes, se jouent la création d'espaces d'expérimentation culturelle et existentielle, la circulation de discours dissidents et la concrétisation de pratiques collectives d'autoconscience. Peu enclin à une approche revendicative en termes d'égalité des droits, cet archipel militant homosexuel prône, au contraire, une politique de l'expérience.

Peu étudié par la littérature historiographique sur l'homosexualité ou par les travaux sociologiques des mouvements sociaux, même en Italie, le militantisme homosexuel italien constitue pourtant un exemple particulièrement stimulant qui illustre la complexité des pratiques auxquelles l'activisme homosexuel a donné lieu dans l'histoire récente. Évitant une approche linéaire et uniformisante qui tendrait à réduire la diversité des expériences militantes homosexuelles, gays et lesbiennes, à un ensemble homogène et cohérent à la fois dans le temps et dans l'espace, cet article se propose de mettre en lumière la séquence révolutionnaire du militantisme homosexuel italien et de saisir les dynamiques qui traversent, au cours des années 1970, les collectifs, les groupes et les mouvements. Après avoir défini le moment 1970 comme l'épisode inaugural qui voit émerger, dans le sillage de l'après-1968 et de l'apparition du mouvement de libération des femmes, un activisme homosexuel et lesbien révolutionnaire et radicalement autonome, émancipé des cadres traditionnels du militantisme politique de gauche et d'extrême gauche, il s'agira de tracer les lignes de partage

qui structurent cet univers militant et d'en saisir le ressort. En effet, dans l'affrontement entre idéologie révolutionnaire et stratégies réformistes se jouent, notamment, la création d'espaces d'expérimentation culturelle et existentielle, la circulation de discours dissidents, la concrétisation de pratiques collectives n'ayant d'autres objectifs que l'autoconscience et l'affirmation du sujet. Sans prétendre établir une chronologie définitive et encore moins une étude exhaustive des multiples propositions ayant émergé dans le cadre de cette séquence révolutionnaire, cet article entend mettre en évidence la complexité inhérente de cet archipel militant homosexuel peu enclin à une approche revendicative de la politique, mais plutôt fermement et radicalement attaché à une politique de l'expérience, que les revendications actuelles des mouvements lesbiens, gays, bi et trans (LGBT) en termes d'égalité des droits tendent à dissimuler pour mieux prétendre à la « nécessité » historique de ces combats.

Les frontières historiographiques du moment 70

Le quarantième anniversaire de Mai 1968 a été l'occasion de discuter et de repenser, au-delà des événements eux-mêmes, cette séquence historique des « années 1968 »¹. La recherche académique s'en est emparée avec profit pour déplacer, voire pour élargir, le champ d'enquête historiographique. L'exploration des transformations du genre et de la sexualité² contribue à mettre au jour comment la politisation du privé a participé – non pas à une privatisation du politique, comme d'aucuns voudraient bien le laisser entendre³ – mais, du point de vue de l'archipel militant féministe et homosexuel notamment, à une émancipation des cadres traditionnels de l'activisme politique. Apparaissent alors de nouveaux périmètres d'action investis par les militantes et les militants. C'est le cas, précisément, des mouvements homosexuels révolutionnaires. Malgré une littérature encore lacunaire et parcellaire, un certain intérêt se manifeste à l'endroit de ces expériences somme toute assez uniques. L'analyse historiographique et politique de ces nouvelles formes de militantisme tendent, généralement, à se focaliser sur leur moment d'émergence afin d'en souligner après-coup le caractère extraordinaire, unique, et original ; et partant, de construire le récit légendaire visant, d'un côté, à fonder au présent une véritable mythologie homosexuelle originellement révolutionnaire et, de l'autre, à armer une critique à l'encontre des tendances égalitaires actuellement majoritaires dans le milieu militant gay et lesbien.

Aussi, puisque l'on considère ce début des années 1970 comme le moment crucial d'apparition de l'homosexualité dans l'espace public, la revue homophile *Arcadie* (1954-1982) et le groupe qu'elle rassembla en France, pourtant déjà clairement affirmés publiquement comme homosexuels, finissent-ils par n'avoir d'intérêt qu'en creux :

« C'est en fait par effet de repoussoir, ou de scissiparité, qu'*Arcadie* est à l'origine directe ou indirecte des principaux mouvements homosexuels des années soixante-dix. Son immobilisme idéologique, son impossible neutralité politique ou religieuse, générèrent presque mécaniquement des scissions et des rejets. »⁴

Pourtant, Julian Jackson a bien montré qu'il est néfaste pour l'intelligence historique de renvoyer l'expérience d'*Arcadie* à une protohistoire au commencement obscur et au développement placardiste⁵ que les mouvements lui ayant succédé auraient brillamment balayé du terrain militant. Il propose d'ailleurs de considérer, *a contrario* des idées reçues, l'expérience homosexuelle révolutionnaire comme une « courte parenthèse »⁶ au regard de la longévité et de l'intensité de l'activisme, quand bien même modéré, des arcadiens.

De même, il serait tout à fait trompeur de réduire la trajectoire révolutionnaire de l'activisme homosexuel au « moment 70 »⁷. Car si c'est en effet au cours de l'année charnière 1970 qu'émergent en tant que mouvements autonomes le Mouvement de libération des femmes (MLF) et, quelque temps plus tard, le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), en France, l'extrême variété des groupements militants qui ont fait vivre ce « moment » ne se résume pas à une apparition fulgurante dans l'espace public ou, si l'on préfère, dans l'« espace des mouvements sociaux »⁸.

Cette manière apologétique d'aborder le moment 70 contribue, en réalité, à occulter l'hétérogénéité incontestable qui est propre à ces mouvements, mais aussi à en uniformiser les discours et les pratiques, conduisant finalement, en dehors de ces festivités et célébrations occasionnelles, à renvoyer dans l'obscurité et dans l'oubli des régions entières d'expériences militantes encore largement inexplorées.

Particulièrement saisissant est l'exemple du moment révolutionnaire du militantisme homosexuel italien. Quelques témoignages ont vu le jour ces dernières années, notamment autour de l'un des protagonistes de l'époque, l'un des « survivants », Angelo Pezzana⁹. Un film¹⁰ a également été réalisé dans une approche franco-italienne, qui souligne avec emphase, et non sans un ton nostalgique et anachronique, le rôle

fondateur que le FHAR en France et le FUORI¹¹ en Italie auraient joué dans la fondation historique du mouvement homosexuel, tandis que de nouveaux témoignages apparaissent qui restituent l'existence d'un monde homosexuel d'avant la « révolution » dont l'importance pour les hommes et les femmes de l'époque n'a pas été des moindres¹².

Demeure pourtant encore dans une zone d'ombre l'en deçà du discours politique que l'on se plaît à ressasser inlassablement sous forme de slogan publicitaire : « Tout est politique ». Il est commode, en effet, d'oublier que ce « tout » que l'on a voulu faire ou que l'on a fait politique n'était pas simplement une posture contestataire. Cela faisait référence très concrètement à l'expérience quotidienne d'exister dans un monde de relations avec d'autres, et de rapports sociaux, et donc politiques. Cela faisait référence donc, très précisément, aux activités quotidiennes de la pensée, de la parole, des actes, pour soi et pour autrui : choses bien montrées par Françoise Flamant lorsqu'elle met en lumière l'irréductibilité des parcours et des trajectoires individuelles des hommes et des femmes qui ont vécu les années 1970 en abordant l'expérience du quotidien comme une expérience politique¹³.

Bien loin de viser à clore le dossier historiographique du moment 70, cet article entend montrer que cette expérience politique que les militantes et les militants homosexuels révolutionnaires ont pensée et pratiquée dans l'expérimentation quotidienne de nouveaux rapports sociaux ne se réduit pas à une politisation de surface du discours militant. Elle se manifeste bien davantage comme une tentative de formuler une « conception homosexuelle du monde »¹⁴ absolument nouvelle et politiquement autonome. Aussi, si l'idéal révolutionnaire de la première heure donna effectivement naissance à un mouvement homosexuel que beaucoup considèrent comme étant à l'origine d'une sortie du placard de l'homosexualité avec son apparition dans l'espace public, ce même horizon révolutionnaire doit être appréhendé plus comme une pratique militante, une forme spécifique d'activisme indissociable du contexte dans lequel elle s'inscrit, que comme l'avènement d'une véritable émancipation homosexuelle.

L'action homosexuelle révolutionnaire en Italie

Tout comme le FHAR garde la date du 10 mars 1971 où un certain nombre de militant-e-s sont interrompus dans l'émission de radio animée par Ménie Grégoire, *Allo Ménie*, qui a ce jour-là pour

thème l'homosexualité¹⁵, comme « acte fondateur », le mouvement homosexuel italien a aussi ses événements pionniers. Le premier d'entre eux date du 15 avril 1971, un mois après l'émission de Ménéie Grégoire. Il concerne un article paru dans le quotidien national *La Stampa* qui a pour titre « Le malheureux qui aime son semblable », comme sous-titre « un problème de brûlante actualité » et comme contenu une approche thérapeutique de l'homosexualité : « Abstraction faite pour les cas de déséquilibre hormonal ou d'imperfection génétique, l'homosexualité masculine peut tout à fait être surmontée lors d'une analyse par des thérapies psychologiques »¹⁶. L'article fait référence au livre *Journal d'un homosexuel* de Giacomo Daquino (publié chez Feltrinelli en 1970) qui retrace le parcours d'un homosexuel « converti » à l'hétérosexualité.

Les militants homosexuels du groupe de Turin – où le quotidien avait son siège – rédigent alors une lettre de réponse envoyée à *La Stampa* qui ne fut pas publiée en raison du fait « qu'il n'y avait pas lieu de la publier puisqu'on parlait déjà trop de ces questions »¹⁷, selon Alberto Ronchey, directeur du journal à l'époque. Les membres du groupe décident alors de fonder leur propre journal. Des contacts avec les autres groupes de Rome et de Milan sont pris et, lors de rencontres nationales, il est décidé de fonder le mouvement FUORI. Le numéro zéro du journal paraît au mois de décembre 1971 et le premier numéro en juin 1972.

Mais il existe une autre date fondatrice, restée dans les annales en Italie, mais quasiment oubliée en France. Le 5 avril 1972, à Sanremo, ville italienne dans le prolongement de la Côte-d'Azur à quelques kilomètres de Menton, a lieu le premier congrès international de sexologie durant lequel des interventions de psychiatres sont prévues, abordant la question de la « guérison » homosexuelle et celle des thérapies de conversion des homosexuels à l'hétérosexualité ou *aversion-therapy*. Le congrès a lieu en pleine campagne électorale pour les élections législatives de mai 1972. Le climat italien, tendu par un contexte politique marqué par le terrorisme¹⁸, favorise la montée de l'extrême droite ; et, de ce fait, les militants homosexuels craignent que des propositions de loi répressives puissent faire irruption dans la campagne. Il y a donc urgence à réagir et à se faire entendre. Les groupes homosexuels, italien – le FUORI –, français – le FHAR –, belge – le Mouvement homosexuel d'action révolutionnaire (MHAR) –, confluant pour l'occasion dans l'Internationale homosexuelle révolutionnaire (IHR), à laquelle participent aussi des homosexuels hollandais et danois, se retrouvent à Sanremo la veille du congrès pour organiser des actions de contestation. Des *flyers* et des affiches sont

préparés et certains militant-e-s, dont Angelo Pezzana, le coordinateur du journal *Fuori !* et pour le FHAR, Françoise d'Eaubonne, parviennent à s'inscrire au congrès et à intégrer la liste des intervenants. Cette dernière intervient le deuxième jour du congrès, le 6 avril, et au bout de quatre minutes d'invectives contre les psychiatres présents, elle se fait expulser de la salle. Enfin, le troisième jour, les militants vont jusqu'à jeter des boules contenant du gaz raticide en criant : « Vous nous avez toujours traités comme des rats ; maintenant les rats se rebiffent ! » Cette journée est considérée, à l'époque, comme : « L'année zéro, le jour zéro, le moment zéro, de notre sortie du placard »¹⁹.

La victoire de Sanremo et la fondation du journal *Fuori !* constituent les deux événements majeurs à partir desquels, en Italie, les militants homosexuels et les lesbiennes militantes se rassemblent en groupes organisés, notamment dans les grandes villes – Turin, Milan et Rome constituant les centres névralgiques du mouvement – et dans les régions ; des groupes composés dans certains cas de quelques poignées de personnes seulement. Ce sont parfois des antennes du journal – qui prennent donc le nom de *Fuori !* (c'est le cas à Pise par exemple) – ou des groupes qui, tout en s'inscrivant dans l'action collective et nationale du mouvement FUORI, affichent une certaine indépendance. C'est le cas, par exemple, du « Front de libération homosexuelle » à Rome animé par Maria Silvia Spolato, éditrice, en 1972, d'un recueil de textes et de photos militants²⁰.

L'avènement de la révolution sexuelle – et de la révolution tout court – est l'objectif premier de tous ces groupes révolutionnaires, tandis que le point de départ est l'exercice de ce que l'on appelle à l'époque l'*autoconscience*²¹, par la prise de parole et l'échange libre et communautaire. Corrado Levi, l'un des protagonistes turinois et cofondateurs du journal, publie, en septembre 1972, un compte rendu sur les « Méthodes et les contenus des premières réunions du groupe *Fuori !* de Milan » : « Nous avons alors décidé, après l'intervention éclairée de certains camarades, de prendre comme point de départ la condition spécifique des homosexuels et, plus particulièrement, le vécu spécifique de chaque participant en tant qu'homosexuel, considérant qu'il s'agissait du seul élément qui pouvait réunir les présents aux réunions, et potentiellement tous les homosexuels. ». Et de préciser : « Cette méthode de travail est celle déjà adoptée par les groupes de femmes et que l'on peut appeler *la politique de l'expérience*. Ce qui permet d'écarter immédiatement tout malentendu : les thématiques liées au vécu individuel

ont une dimension politique ». Autrement dit, « cette analyse de groupe privilégie donc les connexions politiques inhérentes au rapport entre les structures institutionnelles actuelles, comme la famille, et les structures psychiques qui sont formées et reformées à l'intérieur de ces structures, ainsi que le rôle que ces deux niveaux structurels, psychique et familial, jouent dans les rapports sociaux »²².

Rétrospectivement, la tentation de réduire l'histoire du mouvement homosexuel aux organisations les plus massives ou aux instances que l'on considère comme les plus représentatives ; ou bien encore, aux seules organisations pour lesquelles peuvent s'établir sans difficulté des filiations et des héritages, s'oppose fortement aux configurations éclatées qui sont foncièrement inscrites dans le paysage militant révolutionnaire. Les transformations dans la distribution des forces en jeu, qui se produisent à des moments charnières, provoquent en réalité des déviations de trajectoire, projetant sur le devant de la scène des acteurs et des groupes et en occultant d'autres qui ne se reconnaissent pas dans le point de vue majoritaire ou officiel. C'est le cas en Italie au cours de l'année 1973, lorsque le mouvement connaît une « crise de croissance », selon la formule de Gianni Rossi Barilli, auteur d'une brève histoire du mouvement gay italien. « L'année 1973, écrit-il, débuta à l'enseigne des difficultés. Les ressources pour garantir l'existence de la revue étaient en train de s'épuiser, notamment à cause d'un conflit avec l'entreprise en charge de la distribution du journal qui tardait à payer. À partir du mois de mars, le journal devient bimestriel ». Mais en réalité le mouvement traverse une crise politique. Plusieurs articles paraissent qui attaquent ouvertement les tendances réformistes portées par certains camarades au sein des groupes. Les réformistes croient « que le problème n'était pas de faire la révolution, mais bien de trouver et construire dans cette société un espace acceptable pour les homosexuels »²³.

Dans le numéro de janvier/février 1973, le collectif rédactionnel décide alors de réaffirmer la dimension révolutionnaire du journal et fait état de cette crise politique :

« Nous croyons que le mouvement recouvre un univers beaucoup plus vaste que celui que nous sommes tentés de lui attribuer à chaque fois que nous l'identifions aux groupes existants. Les groupes ne sont pas le mouvement, ils n'en sont qu'une expression, même si elle est très importante. De même ce journal, même s'il est très important pour nous tous, est et demeurera seulement une des expressions possibles du mouvement... Nous qui avons créé le mouvement, nous avons fait une

grosse erreur. Nous l'avons enfermé dans les sièges des groupes locaux, et nous avons de fait limité ses potentialités... Notre refus de nous doter de ne serait-ce qu'un semblant d'organisation explique la crise que nous traversons. La peur du mot "organisation" est tellement forte que les groupes ne parviennent même pas à élaborer un texte écrit qui puisse nous servir à nous, mais surtout aux autres, à présenter qui nous sommes et ce que nous nous proposons de faire »²⁴.

Mais si tout le monde est d'accord pour constater cette crise politique, les solutions envisagées pour en sortir ne font pas l'unanimité. Les positions réformistes notamment sont relayées au sein de la rédaction par le coordinateur du journal Angelo Pezzana, tandis que d'autres, comme Corrado Levi et Mario Mieli, se font les chantres d'une radicalité révolutionnaire intransigeante qui fait du travail d'autoconscience la seule et unique forme d'action politique possible pour le mouvement.

Durant l'été 1973, la décision est prise de passer à une sortie trimestrielle du journal. Face à cette situation, Angelo Pezzana, qui était déjà membre du Parti radical²⁵ et qui entretenait des rapports étroits avec son antenne de Turin, décide d'accélérer le processus et de se fédérer au parti. Il convoque au mois de mai 1974 un congrès national extraordinaire du FUORI pour adopter définitivement l'accord avec le Parti radical. La première conséquence matérielle est, par exemple, que les groupes peuvent utiliser les antennes locales du parti pour leurs réunions et pour leurs actions. Pezzana finit ensuite par se présenter en tant que porte-parole des homosexuels aux élections de 1976 dans les listes du Parti radical, lequel obtient quatre députés (Pezzana étant le cinquième sur la liste) grâce à l'engagement des militants du FUORI durant la campagne. Cette conversion à la politique parlementaire du FUORI n'est pas sans conséquences et crée une véritable scission à l'intérieur du mouvement.

C'est donc bien d'une crise politique qu'il s'agit et non d'une crise de croissance. Cette expression laisse entendre, implicitement, qu'il s'agirait là d'une étape nécessaire sur une échelle évolutive. Comme si, du bouillon militant des groupes, des groupements et des groupuscules devait nécessairement naître, tôt ou tard, un mouvement structuré, organisé et politiquement conforme. En réalité, cette vision évolutionniste n'est que le reflet de notre regard de contemporains, porté *a posteriori* sur cette histoire.

Ainsi, les chemins que suit cette histoire politique ne sont pas tracés d'avance : ils se construisent au gré d'un quotidien militant aux prises avec des orientations et des dynamiques le plus souvent inscrites dans

des réseaux et des périmètres locaux. Aussi, pour attrayantes qu'elles soient, les formules n'en sont-elles pas moins trompeuses. Même Lilian Mathieu, écrivant sur le FHAR, semble forcer abusivement le trait du fondement revendicatif du mouvement :

« L'enjeu est principalement la pleine reconnaissance d'identités et de modes de vie largement stigmatisés (via notamment le classement de l'homosexualité parmi les maladies mentales), et soumis à une législation discriminatoire (les rapports hétérosexuels avec les mineurs de plus de 16 ans sont autorisés, mais pas les rapports homosexuels). Le FHAR se singularise par sa stratégie perturbatrice, alors que des mouvements préexistants (comme l'association « homophile » Arcadie) misent davantage sur la discrétion et la respectabilité »²⁶.

L'auteur maintient ici que la revendication de l'homosexualité comme identité positive affirmée par les homosexuels, contre une vision péjorative et négative véhiculée par la science, la médecine ou tout simplement les préjugés sociaux, serait au fondement du militantisme homosexuel et de l'action politique homosexuelle. En réalité, si la contestation des discours savants sur l'homosexualité est un élément important du discours homosexuel, le travail d'autoconscience et de libération de soi par la parole, du moins dans le sillage de ce moment 70, semble représenter le seul véritable point d'appui de l'action révolutionnaire homosexuelle. Dans tous les cas, on peut dire que cette « pleine reconnaissance » n'est pas formulée comme une demande ou une revendication, elle est bien davantage le produit d'une prise de conscience résultant de la découverte de soi au sein du groupe. Aussi faut-il se garder de procéder à un tri, tout à fait abusif, par lequel effectivement on conserve la question de l'émancipation homosexuelle mais en lui attribuant une dimension politiquement correcte qui lui est tout à fait étrangère. Car pour les homosexuels révolutionnaires, s'émanciper c'est moins « devenir homosexuel » que « se défaire homosexuel »²⁷. Nous y reviendrons.

Quoi qu'il en soit, la prise de position de Pezzana provoque une réaction très virulente du groupe de Milan. Pezzana venait de publier un article dans *Notizie Radicali*, le journal du Parti radical, sur le « Fuori ! et le parti », en date du 10 octobre 1974, dans lequel il confirme l'entrée dans le parti en écrivant : « Nous croyons qu'en entrant en tant que FUORI [mouvement] dans le Parti radical nous réaliserons au jour le jour notre potentiel révolutionnaire en tant qu'homosexuels... ». Le groupe de Milan décide alors de se désolidariser de cette initiative et de conserver le

nom *Fuori !* mais en s'affichant désormais comme « Collectif autonome de Milan » – publiant d'ailleurs un numéro indépendant du journal en 1974 dans lequel Pezzana est directement attaqué :

« On peut déduire de l'article de Pezzana : 1. Qu'il existe un mouvement FUORI, structuré et bureaucratisé qui, dans des rapports de parti à parti, établit des alliances avec le Parti radical ; 2. Qu'à l'intérieur de ce soi-disant parti du FUORI il y a une direction ; 3. Qu'il existe une coïncidence entre le FUORI parti et le FUORI mouvement. Rien de tout cela n'est vrai ! Parce que le journal ne représente que le collectif de rédaction qui le publie mais qui ne reflète et n'a jamais reflété la réalité complexe du FUORI au niveau national... Notre autonomie signifie que notre libération nous devons la porter par nous-mêmes, sans délégation d'aucune sorte. C'est un choix que nous avons mûri lorsque nous avons décidé d'assumer notre homosexualité, contre ceux qui se l'étaient appropriée »²⁸.

En novembre 1974 pourtant, à l'occasion du XV^e congrès du Parti radical, le journal *Fuori !* et donc le mouvement (la distinction n'étant pas tout à fait établie) se fédère au parti. Dans le numéro du printemps 1975, apparaît l'indication dans l'ours du journal : « Mouvement de libération homosexuel fédéré au Parti radical ». Cette date marque, pour les militant-e-s révolutionnaires, une trahison idéologique irréversible. Y voyant le crépuscule de l'idée révolutionnaire et la conversion à la politique des partis, les homosexuel-le-s révolutionnaires se détachent désormais du mouvement officiel et se tournent vers des actions et des espaces autres où l'objectif sera de faire de l'expérience révolutionnaire l'occasion d'une expérimentation quotidienne. S'il est, bien évidemment, réducteur de tracer des lignes de fracture aussi nettes, on peut toutefois considérer que cet épisode marque un changement de stratégie du côté du mouvement national qui opte désormais pour la logique politique partisane et réformiste et donc pour l'action revendicative parlementaire. Ainsi, à partir de ce moment, s'ouvre une nouvelle séquence militante aboutissant, quelques années plus tard, à l'apparition d'une revendication en termes de « droits »²⁹. Pourtant, la trajectoire révolutionnaire du militantisme homosexuel italien ne s'arrête pas là. En effet, si l'idée de révolution par le mouvement disparaît de l'horizon militant, les contenus du militantisme révolutionnaire, eux, ne se dissolvent pas. Ils se déplacent.

Du côté des groupes lesbiens, par exemple, on retrouve la même thématique révolutionnaire, mais resémantisée autour d'un discours qui prône l'affirmation du lesbianisme comme catégorie qui dépasse

les frontières hétéronormées du genre. Dans le magazine italien *Effe*, « mensuel féministe autogéré » comme l'indique son sous-titre, fondé en 1973, est publié, en 1976, le tract rédigé par Marie-Jo Bonnet, des Gouines rouges, groupe de lesbiennes révolutionnaires issues du mouvement de libération des femmes auquel participe, entre autres, Monique Wittig. Le tract résume bien la dynamique qui traverse le militantisme lesbien :

« Pour moi aimer une femme ne signifie pas être homosexuelle, mais être *lesbienne*. Il y a une différence entre les deux. L'homosexualité fait référence à la sexualité et donc aux oppositions hétéro-bi-homo. C'est l'étiquette que l'on colle pour nous diviser en fonction des pratiques sexuelles. Le lesbianisme évoque chez moi une polarité féminine, une polarité culturelle, psychique, affective, sexuelle, créative. Pour moi, une culture de femmes, une culture qui concerne les femmes ne peut être que lesbienne »³⁰.

Comme le remarque Daniela Danna, « les groupes ouvertement lesbiens se séparent à la fois du mouvement féministe et du mouvement gay : à Milan naissent les *Collettivi Donne Omosessuali* (*Collectifs femmes homosexuelles*), qui se réunissent dans le siège du Parti radical ; à Turin naissent les *Brigate Saffo* (*Brigades Sappho*) qui, en 1979, organisent un congrès. [...] En 1976, est fondé à l'intérieur du mouvement homosexuel le *Fuori ! Donna* »³¹.

Ainsi, le clivage qui a structuré les mouvements féministes entre mixité/non-mixité, aussi bien en Italie qu'ailleurs en Europe et notamment en France, est un élément incontournable pour comprendre les convergences et les oppositions stratégiques à l'intérieur des mouvements féministes, tout comme l'opposition entre gays et lesbiennes produit, après une convergence initiale, des scissions et des recompositions à l'intérieur du mouvement homosexuel.

Il existe aussi une autre ligne de clivage, peut-être moins visible, qui divise les mouvements homosexuels, aussi bien français qu'italien, et se trouve dans l'opposition entre institutionnalisation et radicalisation³². C'est ce clivage qu'exprime un certain Michel Heim (militant du Groupe de libération homosexuel français) au V^e congrès national du FUORI au mois d'avril : « En 1974, après la disparition du FHAR, est né le Groupe de libération homosexuel (GLH), qui est aujourd'hui le seul mouvement qui existe en France, et c'est un groupe radical pour la libération des homosexuels. Le GLH hérite du FHAR la dimension révolutionnaire, mais apporte en plus une volonté d'organisation qui permettra une continuité dans le travail : ce que le FHAR n'a pas réussi à faire »³³.

Or, c'est précisément à partir de ce refus de s'organiser, de se structurer en une organisation monolithique, de désigner des leaders et des porte-parole, que va se mettre en place, à partir de 1975, une forme spécifique de militantisme qui se situe dans une radicalisation de la trajectoire révolutionnaire et que l'on peut qualifier de *dissidence identitaire*.

La dissidence homosexuelle comme politique de l'expérience

Entre 1975 et 1976, se constituent à Milan ce que l'on appelle les *Collettivi Omosessuali Milanesi* (COM), *Collectifs homosexuels milanais*, formés d'un ensemble de collectifs et de groupes d'autoconscience. Ces collectifs constituent l'épicentre de la dissidence identitaire italienne. Ils sont issus du Collectif autonome FUORI de Milan.

« Notre refus de nous organiser est le résultat conscient d'un choix politique. Si d'un côté il est peut-être vrai que nous perdons en efficacité, il est vrai surtout que de l'autre nous gagnons en flexibilité et en capacité de coller aux exigences réelles que les participants font émerger de réunion en réunion. Nous refusons de nous donner des objectifs externes et de nous organiser de façon bureaucratique... parce que nous considérons que notre oppression se situe sur un plan personnel, puisque c'est la possibilité de nous réaliser en tant que personnes qui nous est refusée, et c'est donc sur ce plan que nous devons lutter, sur la dimension personnelle. [...] Dans ce sens, le travail d'autoconscience au sein de petits groupes se révèle tout à fait utile. Autoconscience signifie beaucoup de choses, mais d'abord la découverte que ton malaise est aussi celui de beaucoup d'autres. [...] C'est donc un travail qui procède du particulier au général pour revenir au particulier, c'est un processus de convergence de l'individuel et du collectif, rendant ainsi possible une prise de conscience politique qui ne se réduit pas à l'adhésion à des schémas théoriques donnés, mais plutôt qui débouche sur une analyse de son propre vécu [...]. L'autoconscience est pour nous un instrument efficace de conscience et de lutte en ceci qu'il se situe exactement au niveau de notre propre oppression, le niveau du personnel. Ainsi, même lorsque nous intervenons à l'extérieur, lors de manifestations ou de rassemblements, c'est toujours en privilégiant la dimension des rapports personnels, de la créativité, le moment expressif, plutôt que la dimension traditionnelle du mouvement »³⁴.

Le moment, pour ainsi dire, apologétique de cette dissidence identitaire est représenté par l'invention d'un théâtre homosexuel et la fondation de la compagnie de théâtre *Nostra Signora dei Fiori* (en hommage au roman *Notre-Dame-des-Fleurs* de Jean Genet, publié en 1946) et plus précisément la conception et la réalisation durant la saison théâtrale 1976-1977 du spectacle *La Traviata Norma : ovverro vaffanculo...ebbene si !* [*La Norme dévoyée*, jeu de mots avec les opéras de Bellini et Verdi, *Norma* et *La Traviata : ou allez-vous faire foutre... eh bien oui !*]. La pièce met en scène un monde où l'hétérosexualité serait une maladie et une honte et où l'homosexualité serait la normalité. La « Norme » est ici associée au personnage licencieux de la *Traviata*, dont le nom signifie littéralement « dévoyée », « perversité » ou encore « trompée ». Le spectacle auquel participent les militants du collectif de Milan est construit intégralement sur le principe de l'inversion, à commencer par le début de la pièce qui prévoit que les acteurs (pour la plupart travestis) entrent dans le noir et prennent place sur une scène aménagée, en salle de théâtre, mais avec des sièges. Les acteurs s'y assoient et font mine d'attendre que le spectacle commence, parlent entre eux et s'impatientent :

« – Alors, ça commence ou pas ?

– Vous savez vous quel type de spectacle c'est ?

– Moi, on m'a dit que c'est un spectacle hétérosexuel... un truc d'avant-garde.

– Et vous savez de quel groupe font partie ces hétérosexuels ? J'ai entendu dire qu'il y a plein de groupes différents.

– Je crois que ce sont ceux du groupe « Vive la Norme ». C'est le plus fort, le plus organisé. [...]

– Vous savez, dit l'un d'eux, parmi mes amis il y a un hétérosexuel. Depuis qu'il me l'a dit, rien n'a changé entre nous. Je le respecte comme avant. Au fond, il est libre de faire ce qu'il veut.

– Il paraît que les hétérosexuels ont des locaux qui leur sont réservés, où ils peuvent rester entre eux et faire ce que bon leur semble : boire un verre, écouter de la musique, danser, s'embrasser, à la limite même baiser...

– Attends, attends, moi j'y ai été dans ces locaux, je peux te dire que ce que j'en ai déduit, c'est que ça reste quand même un ghetto, oui un vrai ghetto, d'ailleurs vous trouvez pas que le ghetto hétérosexuel soit le ghetto le plus grand du monde ? »³⁵

Le spectacle a lieu d'abord à Milan, en octobre 1976, puis dans d'autres grandes villes, à Florence et à Rome notamment. Plusieurs

compagnies théâtrales homosexuelles voient ensuite le jour, dont l'histoire est encore à faire³⁶. Cette dissidence identitaire trouve ainsi dans la création théâtrale un moyen d'expression particulièrement puissant qui permet aux acteurs de jouer leur propre rôle à la fois en dénonçant la normativité hétérosexuelle et en même temps en mettant en pratique ce travail d'autoconscience dans un partage communautaire avec le public. C'est dans ce sens précis que l'on peut parler de politique de l'expérience.

Penser l'impensable, pratiquer l'impossible

Enfin, en 1977, est publié le livre de Mario Mieli, brillant et inventif fondateur de la première heure du FUORI, *Eléments de critique homosexuelle*. De cette politique de l'expérience, c'est à la fois le manifeste et le testament. Le livre de Mieli propose une critique homosexuelle, c'est-à-dire une critique d'un point de vue homosexuel. C'est une pensée qui avance à l'intérieur de l'univers homosexuel en repoussant toujours plus loin les confins du pensable et les barrières du convenu et du conformisme ambiant, en déminant, en même temps, les obstacles qui entravent l'émergence de cette parole homosexuelle et ceux qui font que cette parole homosexuelle devient elle-même une entrave³⁷. Pour Mieli, l'homosexualité n'est pas une catégorie à l'intérieur de laquelle se ranger et s'aménager un espace de vie confortable, mais quelque chose d'autre, une porte d'accès, une autre voie. Il introduit alors la notion de « transsexualité » comme forme d'utopie politique, une transsexualité qui est à la fois dépassement des catégories de genre (Mieli lui-même pratiquait le travestissement à outrance) et des catégories sexuelles. Aussi, écrit-il :

« Bien que l'homosexualité “se fonde” sur une conception bien enracinée de la différence des sexes et sur sa valorisation, la condition de nous autres gays est souvent la condition la plus proche d'une appréciation consciente des fantasmes transsexuels et de la “nature” transsexuelle du désir »³⁸. En effet, « la société attaque avec une dureté toute particulière la composante transsexuelle, ou vaguement transsexuelle, de l'homosexualité, telle qu'elle se manifeste actuellement : les lesbiennes *butch*, les folles, les homosexuels “efféminés” sont frappés plus durement par l'opprobre et la dérision publics ; ils sont même parfois critiqués par les homosexuels réactionnaires, plus intégrés, plus *straight*, qui s'acharnent à se faire passer pour des “normaux”, c'est-à-dire pour des hétérosexuels. Les homosexuels réactionnaires (*homoflics*) considèrent

que les folles follassantes et les travestis “salissent, aux yeux de tous, le monde homosexuel et l’homosexualité elle-même”. »³⁹

Et Mieli de conclure :

« Sans doute, les folles, les homosexuels “efféminés” et les travestis sont parmi les hommes les plus proches de la transsexualité – même si souvent, du fait de la répression, ils vivent le désir transsexuel sous des formes aliénées, polluées par une fausse culpabilité. [...] La lutte gay dépasse la folle aigrie et culpabilisée et la transforme en folle, en une camarade gaie de plus en plus transsexuelle ; le mouvement homosexuel nie le mâle hétéro, puisqu’il vise la libération de la folle qui est en lui. »⁴⁰

Le texte de Mieli est une tentative de théorisation de ces activités et, en même temps, une sorte de journal de terrain de l’activisme homosexuel révolutionnaire. Le livre est en somme un manuel de théorie homosexuelle révolutionnaire. En 1977, lors de sa première édition, il rencontre un accueil très attentif et très concerné précisément parce qu’il synthétise, à lui seul, des années de militantisme, de pratiques politiques, d’expérimentations existentielles. Et en même temps avec sa proposition d’une transsexualité qui dépasse les dichotomies de genre et mine les fondements de tous les conformismes monosexuels, aussi bien du côté hétéro que du côté homo, il prend définitivement congé du mouvement « officiel ». Peu à peu cependant, les groupes et les collectifs homosexuels se dispersent et se dissolvent. Sans mettre explicitement la clef sous la porte, les collectifs autonomes cessent leurs activités faute de participants, ne laissant aucune trace derrière eux, aucun texte, aucun discours. Au point que cette histoire demeure encore difficilement repérable dans les archives, d’autant que les protagonistes qui ont survécu à l’épidémie du sida semblent avoir quitté définitivement le mouvement.

Ainsi, la politique de l’expérience s’évanouit et dans les articles et les textes du dernier Mieli, cette expérimentation laisse le pas à une ultime tentative de penser l’insoutenable tentation de sortir de scène définitivement. En 1981, il écrit et met en scène, lors d’un festival d’écriture théâtrale contemporaine, le texte *Ciò detto, passo oltre* [*Cela dit, je passe outre*], où il annonce son suicide. Le 12 mars 1983, quelques semaines seulement avant son trente-et-unième anniversaire, il met effectivement fin à ses jours dans son appartement à Milan. *Éléments de critique homosexuelle* constitue donc le dernier sursaut de cette trajectoire révolutionnaire, la tentative ultime de trouver une porte de sortie au monde qui était en passe d’advenir, un monde verrouillé, fermé à double tour, où l’on garantit la liberté d’être homosexuel, mais

où l'on s'interdit la liberté de *n'être pas* homosexuel⁴¹, n'en déplaise aux discours politiquement conformes des mouvements officiellement lesbiens, gais, bi, trans ou LGBT.

Donc, si le moment 70 a sans doute été un épisode marquant de l'irruption de l'homosexualité sur la scène publique et de sa politisation, les dynamiques conflictuelles et contradictoires mises en lumière dans cet article permettent d'insister sur la nécessité, d'un point de vue analytique, de considérer le champ du militantisme homosexuel non pas comme un ensemble cohérent dont on pourrait aisément tracer le périmètre autour de quelques revendications, aussi innovantes et inédites soient-elles, mais plutôt comme un archipel pluriel et clivé, traversé par des tensions contextuellement et historiquement situées.

Au-delà de l'opposition entre révolution et réformisme, qui constitue sans doute la ligne de clivage la plus clairement identifiable dans cette séquence des années 1970, dont il ne semble rester aujourd'hui plus aucune trace, cette exploration de la trajectoire du militantisme révolutionnaire italien invite à dépasser une vision simpliste qui verrait s'affronter, d'un côté, l'ambition révolutionnaire de quelques sujets excentriques et déjantés et, de l'autre, le projet réformiste d'une majorité raisonnable et raisonnée, pour donner à voir la richesse des pratiques identitaires homosexuelles. Car l'approche dissidente que l'on voit émerger en Italie, portée par des collectifs gays et lesbiens autonomes, définit cette politique de l'expérience comme une forme de militantisme révolutionnaire dont l'objectif est, paradoxalement, moins la révolution elle-même se dessinant à l'horizon – comme cela avait pu être au plus près des événements de Mai 1968 – que la pratique quotidienne de l'homosexualité comme pensable et « praticable » radicalement autre, dont la proposition « transsexuelle » de Mieli est un exemple résolument visionnaire, à l'avant-garde même de la problématique *queer* à venir.

Aussi, l'institutionnalisation du mouvement homosexuel italien à laquelle on assiste à partir des années 1980 – la création de la fédération nationale Arcigay en 1985, dans laquelle confluent la plupart des groupes gays et lesbiens présents sur le territoire, constituant sans doute une date incontournable –, si elle apporte une stabilité au sein de cet archipel mouvant qu'était le militantisme homosexuel des années 1970, n'en introduit pas moins des effets d'homogénéisation normative et donc d'homonormativité que l'apparent consensus autour des revendications en termes d'égalité des droits tend à rendre docilement convenable et sans doute conforme à une normativité hétérosexuelle auparavant violemment

contestée et abjurée. Dès lors, cette histoire politique, dont on a tracé ici quelques régions insuffisamment explorées par la recherche, donne à voir à quel point la dissidence identitaire, surgissant du refus d'inscrire l'action collective dans des cadres politiques préétablis, pourrait représenter pour l'actuel mouvement LGBT, en constante expansion et en perpétuelle mutation, un souvenir que, par-delà le consensualisme militant actuel, on serait sans doute bien inspiré de se remémorer.

1. Geneviève Dreyfus-Armand, Robert Frank, Marie-Françoise Lévy, Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *Les Années 68 : le temps de la contestation*, Paris-Bruxelles, Complexe, 2000.
2. Vincent Porhel, Michelle Zancarini-Fournel, « 68', révolutions dans le genre ? », *Clio*, n° 29-2009 ; 68', *révolutions dans le genre ?* [en ligne], mis en ligne le 11 juin 2009. URL : <http://clio.revues.org/index9174.html>. Consulté le 19 janvier 2012.
3. Comme le soutiennent, par exemple, André Glucksmann, Raphaël Glucksmann, *Mai 68 expliqué à Nicolas Sarkozy*, Paris, Denoël, 2008.
4. Christopher Miles, « *Arcadie*, 1968-1982, splendeurs et misères », *Revue H*, n° 4, printemps 1997, p. 45.
5. Une attitude « placardiste », de l'anglais *closet*, c'est-à-dire cachée, dissimulée s'oppose à l'affirmation publique de l'homosexualité, dont le *coming out* est sans doute l'expression la plus explicite.
6. Julian Jackson, « Qu'est-ce qu'un homosexuel libéré ? », *Clio*, numéro 29-2009, 68', *révolutions dans le genre ?* [en ligne], mis en ligne le 11 juin 2009. URL : <http://clio.revues.org/index9177.html>. Consulté le 19 janvier 2012. Voir également Julian Jackson, *Arcadie. La vie homosexuelle en France, de l'après-guerre à la dépénalisation*, Paris, Autrement, 2009.
7. Massimo Prearo, « Le moment 70 de la sexualité : de la dissidence identitaire en milieu militant », *Genre, sexualité & société* [en ligne], n° 3, printemps 2010, mis en ligne le 18 mai 2010. URL : <http://gss.revues.org/index1438.html>. Consulté le 19 janvier 2012.
8. Lilian Mathieu, *L'Espace des mouvements sociaux*, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, 2012.
9. Angelo Pezzana, *Dentro & fuori : una autobiografia omosessuale*, Milan, Sperling & Kupfer, 1996.
10. Alessandro Avellis, Gabriele Ferluga, *La Révolution du désir*, France, Hystérie Prod, 2006, 80 minutes.
11. Acronyme de *Fronte Unitario Omosessuale Rivoluzionario Italiano*, soit Front unitaire homosexuel révolutionnaire italien, largement inspiré du FHAR français. Dans l'article, le mouvement sera désigné par FUORI et le journal par *Fuori!*. Toutefois, on rencontrera le nom Fuori !, non italique, dans la mesure où certains collectifs l'utilisent pour marquer leur indépendance par rapport au mouvement.
12. Andrea Pini, *Quando eravamo froci. Gli omosessuali nell'Italia di una volta*, Milan, Il Saggiatore, 2011.
13. Françoise Flamant, « Des femmes font sécession. Récits de vies et itinéraires amoureux de féministes et lesbiennes des années 1970 », *Genre, sexualité & société* [en ligne], n° 3, printemps 2010, mis en ligne le 18 mai 2010. URL : <http://gss.revues.org/index1441.html>. Consulté le 19 janvier 2012.
14. FHAR, *Rapport sur la normalité*, Paris, Champ libre, 1971. La formule provient de Guy Hocquenghem qui la reprend dans son livre *Le Désir homosexuel*, Paris, Fayard, 1972, p. 71.

15. Et pas « l'homosexualité ce douloureux problème ». En fait, les militants envoient un tract à la presse avec ce commentaire : « Les homosexuels en ont marre d'être un *douloureux problème*. Ils veulent faire éclater la famille patriarcale, cellule de base de cette société préoccupée de thérapeutique. Toubib, soigne-toi toi-même ! ». Françoise D'Éaubonne, citée par Michael Sibalis, « L'arrivée de la libération gay en France. Le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) », *Genre, sexualité & société* [en ligne], n° 3, printemps 2010, mis en ligne le 18 mai 2010. URL : <http://gss.revues.org/index1428.html>. Consulté le 19 janvier 2012.
16. Andrea Romero, « L'infelice che ama la propria immagine », *La Stampa*, 15 avril 1971, p. 17.
17. Collettivo Fuori !, « L'occasione », *Fuori !*, n° 1, juin 1972, p. 2.
18. Les années 1970 sont considérées en Italie comme des « années de plomb ». On assiste, en effet, à cette époque, à une déferlante d'actions terroristes, à la fois d'extrême gauche et d'extrême droite. En 1969, le fameux attentat de Piazza Fontana à Milan, réalisé par un groupe fasciste au siège de la Banque nationale de l'agriculture, faisant plusieurs morts, ouvre une séquence tragiquement violente qui se poursuit jusqu'à la fin des années 1970, culminant dans l'enlèvement et l'assassinat d'Aldo Moro, en 1978. Au mois de mars 1972, pour la période qui nous intéresse ici, à quelques semaines des élections législatives, l'éditeur et industriel, Gian Giacomo Feltrinelli, est assassiné à Milan, entretenant de fait un climat de terreur dans le but de troubler le déroulement des élections.
19. Le récit des événements est publié dans le premier numéro du journal *Fuori !* Cf. en particulier, Alfredo Cohen, « Come si vince contro chi ci opprime », *Fuori !*, n° 1, juin 1972, p. 3-5.
20. S. Spolato, *I movimenti omosessuali di liberazione*, Samonà e Savelli, Roma, 1972.
21. Naty García Guadilla, dans une tentative d'analyse sociologique du militantisme féministe, souligne l'importance de la pratique autoconsciente des groupes. Cf. Naty García Guadilla, *Libération des femmes. Le M.L.F.*, Paris, PUF, 1981, p. 43.
22. Corrado Levi, « Méthodes et contenus des premières réunions du groupe FUORI ! de Milan : une histoire palpitante et violente », *Genre, sexualité & société* [en ligne], n° 3, printemps 2010, mis en ligne le 18 mai 2010. URL : <http://gss.revues.org/index1358.html>. Consulté le 19 janvier 2012.
23. Gianni Rossi Barilli, *Il Movimento gay in Italia*, Milan, Feltrinelli, 1999, p. 63.
24. Collettivo redazionale, « Groupe de Turin et de Milan », *Fuori !*, n° 7, janvier/février 1973, p. 4.
25. Réuni sous le symbole de la rose au poing, rappelant le Parti socialiste français, ce parti défini comme libéral et libertaire a été le promoteur, en Italie, d'un grand nombre de référendums clés comme celui ayant abouti à la fin du système de financement public des partis (1993). Il s'est déclaré très tôt favorable à la dépénalisation des drogues légères et à la reconnaissance des couples non mariés.
26. Lilian Mathieu, *Les années 70, un âge d'or des luttes ?*, Textuel, coll. « Encyclopédie critique », 2010, p. 47.
27. Guy Hocquenghem, « Postlude », dans *La Dérive homosexuelle*, Paris, J.-P. Delarge, 1977, p. 158. Nos italiques.
28. Collettivo Autonomo FUORI, *Usciamo Fuori !*, Milan, 1974.
29. David Paternotte a bien analysé l'émergence d'une revendication homosexuelle en termes de droits et, plus précisément, d'égalité des droits. Voir David Paternotte, *Revendiquer le « mariage gay »*, Belgique, France, Espagne, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2011.
30. Marie-Jo Bonnet citée par Daniela Danna, « Lesbiche in movimento », dans Gigi Malaroda, Massimo Piccione (dir.), *Proposizioni. Interventi alla prima università gay e lesbica d'estate*, Livorno, 24-30 agosto 1997, Livorno, Università gay e lesbica d'estate, 2000, p. 50-56.
31. *Ibidem*.
32. On retrouve d'ailleurs cette même controverse à l'intérieur du Mouvement de libération des femmes (MLF). Voir, par exemple, Françoise Picq, *Libération des femmes. Quarante ans de mouvement*, Brest, Éditions-dialogues, 2011.

33. M. Heim, « V Congresso Nazionale del Fuori ! – Rome », *Fuori !*, n° 16, automne 1976, p. 18.
34. Collettivo Autonomo FUORI, *op. cit.*, p. 4-5.
35. Collectif, *La Traviata Norma : ovvero, Vaffanculo ... ebbene sì !*, Milan, L'erba voglio, 1977.
36. Voir une des rarissimes études qui abordent le théâtre homosexuel des années 1970, D. Quarta, « La traviata norma. Espressioni formali di una minoranza nel movimento del '77 », *RIDS*, 81, marzo 1981.
37. C'est cette même critique homosexuelle qu'exprime Guy Hocquenghem, « Aux pédérastes incompréhensibles », *Partisans*, n° 66-67, juillet-octobre 1972, p. 150-159.
38. Mario Mieli, *Éléments de critique homosexuelle. Italie : les années de plomb*, traduction de l'italien par Massimo Prearo, Paris, EPEL, 2008, p. 275-276.
39. *Ibid.*, p. 293.
40. *Ibid.*, p. 298-299.
41. Sur cette notion, voir Massimo Prearo, « L'homosexuel ou la difficulté de n'être pas : éléments d'une controverse autour de l'œuvre de Bernard-Marie Koltès », dans Yannick Butel dir., *Koltès maintenant et autres métamorphoses*, Bern, Peter Lang, 2010, p. 47-60.